

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. *L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du sousigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arriérages alors devront avoir été payés ; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste.* Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration de ce journal doit être adressé à FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.



ANNONCES :

Première insertion.....10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc.... 3 centins par ligne
Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

MM. J. B. Rolland & Fils, libraires à Montréal
M. J. A. Langlais, libraire à St-Roch de Québec ont bien voulu se charger de l'agence de la "Gazette des Campagnes."

ABONNEMENT : }
\$1. PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparens-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT }
\$1 PAR AN }

SOMMAIRE.

Revue de la semaine : Ordinations à la Basilique Notre-Dame de Québec ; cinq anciens élèves du Collège de Ste-Anne ont été ordonnés prêtres, dont trois natifs de la paroisse de Ste-Anne de la Pocatière.—Soirée littéraire, dramatique et musicale donnée au Collège de Ste-Anne, à l'occasion du Supérieur de cette institution, le Révd M. Chs Trudel, V. G.
Causerie Agricole : Culture de la pomme de terre.—Variétés.—Nature du terrain convenable à la culture de la pomme de terre.—Préparation du sol.—Labours.—Engrais.—Plantation et mode de plantation.
Sujets divers : L'œuvre de la colonisation ; appel du Révd M. A. Labolle, en faveur de cette œuvre.—Les animaux aux pâturages et précautions à prendre à l'égard des prairies.—Le perchoir à poules.
Choses et autres : Touffes d'herbes dans les prés.—La culture des fraises.
Recettes : Le chancro sur la langue du cheval.—Barbillons chez le cheval.

Cercle agricole de St-Justin (comté de Maskinongé).—Nous remercions bien sincèrement M. le président du Cercle agricole de St-Justin, pour la demande qu'il nous fait de sept abonnements à la *Gazette des Campagnes*. M. le président nous écrit : "Notre cercle fonctionne très bien, et je puis vous affirmer qu'il a déjà fait un bien immense dans notre paroisse, quoi qu'il ne compte encore que six mois d'existence. Prêchez en faveur des cercles agricoles, et croyez-moi vous ne perdez pas votre temps. Nous suivons votre *Gazette des Campagnes* avec intérêt : elle nous est d'un grand secours."—Cette appréciation nous encourage et nous venge des déboires que nous subissons d'ailleurs.—Comptez, M. le Président, sur notre faible concours ; et ce concours vous est d'autant plus acquis, qu'aujourd'hui plus que jamais nous sentons la nécessité d'une union forte et compacte de la classe agricole si nous voulons sauvegarder nos intérêts les plus chers. Soyons unis, et nous serons forts.

REVUE DE LA SEMAINE

Ordinations à la Basilique Notre-Dame de Québec.—Samedi, le 7 juin, Mgr Dominique Racine, évêque de Chicoutimi, a fait les ordinations suivantes, à la Basilique Notre Dame de Québec :

Au sous Diaconat.—MM. Edmond Verret, Henri Defoy, Auguste Vézina, acolytes de l'archidiocèse de Québec ; M. Octavien Turgeon, acolyte du vicariat apostolique de Nebraska.

A la Prêtrise.—MM. Joseph-Alphonse Feuilletault, Clément Leclerc, Joseph-Marie-Alphonse Genest, Siméon Hubert Lessard, François-Xavier Laplante, Joseph-Théophile Turcotte, Patrice Sarsfield O'Ryan, Arthur-Gaudiose Brousseau, Hyppolite Bernier, Théophile Trudel, Philigone Lemay, Isidore-Grégoire Doblais, Joseph Richard, Henri-Alfred Dionne, Auguste Ouellet, Charles Gagné et Luc Lévêque (ces cinq derniers anciens élèves du Collège de Ste-Anne), tous diacres de l'archidiocèse de Québec ; M. Jean-Casimir Drolet, diacre du diocèse d'Outaouais ; M. Thomas Cullen, diacre du vicariat de Nebraska.

M. Doblais était autrefois Frère de la Doctrine Chrétienne ; il a quitté cette communauté qu'il avait édifiée par sa grande piété et dont il était un des sujets les plus marquants par ses talents et ses hautes connaissances, pour se livrer à l'étude de la théologie au Collège de Ste-Anne, en même temps qu'il y professait l'anglais, l'arithmétique et la calligraphie.

MM. Luc Lévêque, Joseph Richard et Alfred Dionne sont natifs de la Paroisse de Ste-Anne de la Pocatière. M. Luc Lévêque, fils de M. Pierre Lévêque, cultivateur ; M. Joseph Richard, fils de M. François Richard, cultivateur, et deuxième prêtre qu'il compte dans sa famille, M. Alfred Dionne, fils de l'Honorable M. Elizée Dionne, Conseiller Législatif, et aussi deuxième prêtre dans sa famille.

Mardi matin les Révds MM. Alfred Dionne, Joseph Richard, Isidore Doblais et Luc Lévêque, disaient en même temps, et à chacun des quatre autels, la messe

de Communauté pour la première fois dans la chapelle du Collège leur *Alma Mater*.

Soirée littéraire, dramatique et musicale donnée au Collège de Ste Anne, à l'occasion de la fête du Supérieur de cette institution, le Révd M. Chs Trudel, V. G. — Mercredi, le 4 juin, l'Académie Saint Thomas d'Aquin donnait sa vingt-neuvième séance solennelle. Elle ne pouvait choisir un meilleur jour pour offrir au vénérable supérieur du Collège, un bouquet de fête qui fut digne de lui être présenté.

Par une heureuse coïncidence, M. le Supérieur avait à ses côtés, deux vénérables prêtres qui, il y a près d'un demi-siècle, étaient professeurs au Collège de Ste Anne: M. le Grand-Vicaire J.-B. Pelletier et le Révd M. Ed. Dufour, curé de St Roch des Aulnaies. Comme preuve de l'intérêt que l'on porte à cette institution, un nombre considérable de prêtres assistait à cette séance, et la salle était littéralement remplie de personnes avides d'applaudir aux succès toujours croissants de nos jeunes étudiants qui se sont réellement distingués.

Le discours d'ouverture prononcé par le Président de l'Académie, M. Alphonse Pouliot, a été de nature à nous assurer que la barque était entre bonne main, et que nous pouvions augurer favorablement de cette belle société d'émulation dont les membres se distinguent par l'esprit religieux qui les anime et par la culture des lettres et des sciences qui ne sont point étrangères à la religion. Ce qu'a dit M. le Président restera, nous n'en doutons pas, gravé dans le cœur de nos Académiciens, à quelque carrière qu'ils appartiennent plus tard; car avec ces principes, ils seront hommes de foi, et pourront rendre à la religion et à la patrie d'importants et imminents services.

Nous compterons parmi eux: des prêtres zélés, d'intrépides missionnaires bravant les dangers et la distance pour ramener des âmes à la religion; des hommes d'état qui mettront leurs talents au service de la religion et de la patrie; des journalistes qui appartiendront à la bonne presse telle que la voulait Pie IX: et telle que la veut le Pape régnant, Léon XIII: des écrivains à toute épreuve par leur fermeté à la défense du droit et de la justice, sans se laisser entraîner par les erreurs du siècle ou l'appât des honneurs au prix de la trahison et de la malhonnêteté; des hommes profondément dévoués à l'œuvre par excellence de la colonisation; des hommes, enfin, qui prendront une part active à promouvoir le progrès agricole dans notre pays, seule planche de salut que nous ayons pour ramener le bien-être parmi nos populations agricoles. Nous le disons à regret, les dévouements à cette dernière cause ne sont pas assez nombreux, plus nombreux sont ceux qui sous de faibles prétextes paralysent les efforts de ceux qui sont sur la brèche et qui ne reçoivent en retour de leurs sacrifices et de leurs travaux que des contrariétés pour ne pas dire des humiliations, parce que ces coups sont portés par des personnes de qui nous pourrions attendre plus de protection. Toutes ces contrariétés, jeunes étudiants, vous attendent, car c'est le lot que l'on réserve d'ordinaire aux dévouements. N'importe, marchez vaillamment sous la bannière des œuvres de bien, votre mérite n'en sera que plus grand aux yeux de Dieu, et de la patrie qui veut qu'on la serve avec courage et sans faiblesse. Laissez le mal à l'égoïsme,

à la jalousie, à l'intérêt sordide et à de faux calculs pour ne pas dire une fausse économie. A vous, jeunes étudiants, quand vous remplirez la mission que la Providence vous aura légué, de faire le bien dans la mesure de vos forces et de vos talents. Le pays vous en sera reconnaissant, et le Collège de Ste Anne s'honorera toujours de vous compter au nombre de ses anciens élèves.

En attendant que la Providence vous ait choisi le rôle que vous aurez à remplir dans le monde, vous ornez vos cœurs de nobles sentiments que vous puisiez à la véritable source de la religion et du dévouement; vous vous faites au travail par une étude des sciences et des lettres qui vous ouvriront la carrière que vous devrez embrasser. Ces études, vous les poursuivez avec vaillance et persévérance, et vous vous glorifiez, avec fierté, de pouvoir aujourd'hui offrir à votre dévoué Supérieur un bouquet qui donne assurément la mesure de votre beau et énergique travail.

Nous n'entreprendrons pas de donner ici les noms de ces heureux jardiniers de la science et des lettres qui ont embelli cette belle couronne de fleurs, qui auront l'avantage de ne pas se faner. Ces couronnes sont précieusement conservées dans la serre du Collège de Ste Anne: "le cahier d'honneur." Dans cinquante ans, comme aujourd'hui, nous lirons dans ce cahier les noms de ceux qui ont mérité les titres réservés à la vaillance et au travail persévérant.

Les messieurs dont les noms suivent ont été admis comme membres de l'Académie St Thomas d'Aquin, en même temps qu'ils recevaient de la main de M. le Supérieur, le ruban et la croix d'honneur:

Candidats: MM. D. Pellerin, G. Carroll et G. Pelletier.

Aspirants: MM. A. Anctil, Ths O'Neill, R. Gagnon, M. Chamberland, P. Chaloult, R. Sasseville, O. Damais, E. Pelletier et G. Lavoie.

Voici la liste des membres actuels de l'Académie:

Académiciens: M. Alphonse Pouliot, président; Ed. Bernier, secrétaire; Victor Vézina, scrutateur; Ludger Damais, censeur; Ed. Richard, E. Poirier, A. Lavoie, Gustave Verreault, L. Benoit, T. Roy, A. Hudon.

Candidats: M. G. Carroll, D. Pellerin, G. Cloutier, Herm. Faucher, A. Dessaint.

Aspirants: A. Anctil, R. Gagnon, R. Sasseville, P. Chaloult, Eug. Pelletier, O. Damais, M. Chamberland, Ths. O'Neill, G. Lavoie.

Dans le cours de la séance, MM. Eugène Pelletier, H. Faucher, Arthur Dessaint et Georges Cloutier, ont fait la lecture de quelques dévoirs inscrits au "Cahier d'honneur." Si M. l'abbé P. Lagaoc avait été présent à cette séance, il aurait certainement eu la preuve bien évidente que ces jeunes étudiants ont largement profité des leçons de déclamation qu'il leur a données l'hiver dernier.

Au dire des connaisseurs le chant et la musique ont été exécutés avec succès et avec le plus brillant entrain, à en rendre jaloux même les hommes de l'art musical.

La tragédie du Révd Père Porie, S. J., intitulée: "St. Herménégilde, martyr," a été rendue avec la plus grande perfection. Herménégilde, dans son rôle, a été sublime de dévouement et de fermeté.

Voici les noms de ceux qui ont pris part à cette tragédie du premier siècle de l'Eglise:

Lévigilde, roi des Visigoths, M. Edouard Bernier; Herménégilde, M. Ludger Damais; Ricardo, M. George Cloutier; Valisaris, ancien gouverneur d'Herménégilde, M. Pierre Fortin;

Nigérie, chef de l'armée des Goths, M. Alphonse Pouliot; Agilphe, premier ministre, M. Georges Carroll; Glaucus, chef de l'armée Grecque, M. H. Faucher; Narsès, lieutenant de Glaucus, M. Arthur Dessaint.

Cette scène se passa en l'an 586, et Herménégilde eut la tête tranchée le samedi saint, le 13 avril de la même année.

Lévigilde, roi des Goths en Espagne, eut deux fils : leurs noms étaient Herménégilde et Récarède. Ils furent élevés tous deux dans l'arianisme, religion que leur père professait. Herménégilde épousa Ingonde, catholique zélée, et fille de Sigebert, roi d'Austrasie. Cette princesse resta toujours ferme dans la profession de la vraie foi, malgré les persécutions qui lui furent suscitées dans le but de la détacher de la doctrine catholique. Ses exemples et ses discours firent même impression sur Herménégilde.

Ce prince eut des doutes sur la religion qu'il professait, et ces doutes furent entièrement éclaircis par les instructions de St Léandre, évêque de Séville, et les bons conseils de Valmir. Il ouvrit les yeux à la lumière, et profita d'une absence de son père pour adjurer solennellement l'hérésie.

Lévigilde, qui avait associé ses enfants à son gouvernement, fut indisposé contre Herménégilde, de ce qu'il avait renoncé à l'arianisme; mais il entra dans une étrange colère, quand il apprit qu'il faisait une profession ouverte de la foi catholique. Il le dépouilla du titre de roi qu'il lui avait donné, et résolut de lui ôter ses biens, sa femme, sa vie même, s'il ne retournait à l'arianisme. N'ayant pu par ses menaces et par ses promesses rengager son fils dans l'arianisme, afin de le vaincre plus facilement, il le fit enfermer dans un cachot affreux, et ordonna qu'il y fut traité avec la plus grande dureté. La prison devint pour Herménégilde une école de vertu; il s'y consacra aux exercices d'une austère pénitence. Comme il était inébranlable, son père lui fit trancher la tête, en haine de la foi catholique.

CAUSERIE AGRICOLE

CULTURE DE LA POMME DE TERRE.

Variétés.—Il existe un très grand nombre d'espèces ou variétés de pommes de terre, dont plusieurs sont constantes, et d'autres sont dues à la culture et aux semis, qui sont très propres à multiplier. Elles diffèrent essentiellement entre elles par la couleur, le volume, la forme et la précocité de leurs tubercules.

Parmontier, célèbre agronome, qui a introduit ce tubercule en France, dans un temps où la famine faisait de grands ravages dans ce pays, a reconnu douze variétés de pommes de terre qui se distinguaient par leur grosseur, leur forme et leur couleur. Nous n'entreprendrons pas d'en donner la description. Quoique la règle admet plusieurs exceptions, Parmontier a observé 1o. que les pommes de terre blanches ainsi que les jaunes, sont généralement les plus volumineuses, les moins délicates sur la nature du terrain, les plus convenables pour la nourriture des bestiaux et les plus hâtives; 2o. que les rouges, qui sont ordinairement plus délicates, exigent aussi un terrain plus substantiel, et y mûrissent plus tard.

De la nature du terrain convenable à la culture de la pomme de terre.—Les auteurs agronomiques les plus

célèbres s'accordent à reconnaître que la pomme de terre s'accommode assez bien de toutes sortes de terres, si l'on en excepte celles qui sont compactes et humides ou crayeuses, qu'elle préfère les plus meubles, comme toutes les plantes dont les racines font le principal produit; que ce produit est toujours proportionné à la qualité, à la préparation et au bon état du sol, et qu'elle a d'autant plus de saveur, que le sol est moins compact et humide.

De la préparation du sol.—Comme l'observe M. Parmentier dans son *Examen chimique de la pomme de terre* : la culture de la pomme de terre n'est fondée que sur un seul principe, quelles que soient l'espèce et la nature du sol; il consiste à rendre la terre aussi meuble qu'il est possible, avant la plantation et pendant toute la durée du végétal.

S'il est une vérité bien démontrée en agriculture, c'est que le produit de cette précieuse plante, qui s'élève quelquefois à un taux surprenant, est, toutes choses égales d'ailleurs, toujours en raison directe des soins apportés avant et pendant sa culture. On peut réduire ces soins aux labours, aux engrais, à la plantation et aux buttages.

Des labours.—Il est complètement inutile et souvent nuisible, de vouloir prescrire, comme on le fait que trop souvent, le nombre, l'époque et la forme des labours nécessaires à chaque culture. C'est, comme nous ne saurions trop le répéter, vouloir établir des règles fixes et invariables sur un objet susceptible, par sa nature, de grandes variations. Nous nous bornons encore ici à ce simple précepte qui est le résultat d'une pratique constante : Donnez à votre terre, relativement à son état, tous les labours nécessaires pour la nettoyer et l'ameublir suffisamment, et suivez en cela les indications de la nature toujours faciles à saisir par le cultivateur qui observe et raisonne ses opérations.

Il est des terres qui, avec un seul labour bien fait, et surtout en temps convenable, se trouvent beaucoup mieux préparées que d'autres avec des labours très multipliés, qui, dans certains cas, produisent même un effet diamétralement opposé à celui qu'on se proposait; ainsi, la seule règle consiste ici dans l'observation rigoureuse des circonstances locales et accidentelles dans lesquelles on se trouve; et la profondeur qui, dans les terres dont la couche végétale est épaisse, ne saurait être trop grande, avec les moyens ordinaires, doit toujours être relative à la qualité de la couche inférieure.

Des engrais.—Dans tout assolement raisonné, on doit avoir incontestablement en vue non-seulement le succès des récoltes présentes, mais encore, et surtout, celui des récoltes futures. S'il ne s'agissait ici que d'une récolte de pommes de terre, considérée isolément, il pourrait suffire de déposer dessus ou dessous le tubercule une faible portion d'engrais, pour obtenir des résultats avantageux; mais cela ne doit pas suffire au cultivateur fidèle au principe qui veut qu'une récolte abondante et nette prépare le succès des récoltes suivantes, et que ce succès soit toujours assuré, sauf les intempéries des saisons. Il faut qu'une récolte céréale puisse s'obtenir à peu de frais, immédiatement après celle de la pomme de terre; et en considérant cette culture comme préparatoire de

celle qui doit la suivre, il est essentiel, indispensable même, pour obtenir le double résultat désiré, de donner à la terre soumise à cette culture, tout l'engrais disponible, engrais qui doit avoir une influence prononcée sur les cultures subséquentes.

Si cet engrais consiste en fumiers, ce qui est le cas le plus ordinaire, il doit être, par l'effet de sa préparation, le plus exempt possible de germes nuisibles, et il doit être d'autant plus long et moins consommé, que la terre est plus tenace et plus humide, et d'autant plus court et plus réduit, qu'elle est plus meuble et plus aride.

On doit généralement appliquer l'engrais immédiatement avant le dernier labour qui est suivi de la plantation, afin qu'il se trouve en contact immédiat avec les tubercules.

La culture de la pomme de terre devant nécessairement recevoir, pour être complète, plusieurs sarclages et buttages, elle devient très convenable pour cette raison, pour commencer la rotation des cultures, sur les terres nouvellement défrichées. Elle est très propre à remplacer les bruyères, les friches, les tourbières sèches et improductives, les prairies naturelles usées, les prairies artificielles rompues; dans ce cas, elle peut généralement se passer des engrais ordinaires, les débris des végétaux lui en tenant lieu, et en réduisant le gazon et autres substances végétales en *humus*, elle nettoie, ameublir et prépare très bien la terre pour les cultures subséquentes.

De la plantation.—Considérons d'abord l'époque et ensuite le mode les plus convenables de cette opération.

Epoque.—La tige herbacée de la pomme de terre redoutant les dernières gelées printanières, il convient d'attendre, partout, pour la planter, qu'on n'ait plus à craindre l'effet de ce fléau, qui détruit ou endommage plus ou moins fortement ses premières pousses, ce qui ralentit sa végétation, et diminue ordinairement ses produits.

Sur les terrains siliceux, caillouteux, crayeux, naturellement arides et plus exposés que d'autres aux effets désastreux des ardeurs du soleil, il convient d'en reculer la plantation de manière que l'époque critique de la formation de ses tubercules ne coïncide pas avec celle des chaleurs dévorantes qui lui seraient funestes; on peut, dans ce cas, différer la plantation jusqu'à la fin du printemps, et même au-delà, sans inconvénient.

Mode de plantation.—Avant de passer à cet objet, il convient de nous arrêter un instant sur un point très essentiel, et auquel il nous semble qu'on n'apporte pas généralement toute l'attention qu'il exige. Nous voulons parler du volume des tubercules qu'on doit choisir pour la reproduction.

Il est incontestable que, toutes choses égales d'ailleurs, la semence la plus saine, la plus mûre et la mieux nourrie, donne généralement les produits les plus abondants. Appliquons maintenant cette vérité aux diverses routines suivies ordinairement pour la plantation de la pomme de terre, et nous verrons qu'on s'y conforme bien rarement. On choisit ordinairement les tubercules moyens, quelquefois même les plus petits, et souvent on en accumule plusieurs sur un seul point. Souvent, encore, on divise en plu-

sieurs morceaux les tubercules les plus gros, et on les réunit ensuite de la même manière. Quelquefois, enfin, on se borne à confier à la terre les plus simples germes ou yeux, dépoillés de la pulpe dont la nature les avait entourés.

Qu'en arrive-t-il et qu'en doit-il arriver en effet? Plusieurs graves inconvénients, dont nous allons rappeler ici les principaux.

La substance pulpeuse, qui contient la fécule proprement dite; ou la partie alimentaire, est évidemment destinée par la nature prévoyante, à servir d'aliment aux germes, lors de leur premier développement, en attendant que les racines et les feuilles puissent y suppléer et y suffire. Plus cette substance est abondante, saine et intacte, plus le développement des germes est prompt et vigoureux, et plus le succès de la végétation et l'abondance du produit qui en est la suite sont assurés. Or, nous voyons ici que le vœu de la nature est bien certainement contrarié, circonstance qui produit des résultats opposés à ceux qu'on a en vue. D'abord, les petits ou moyens tubercules renfermant moins que les gros de cette pulpe nourricière, si utile à la prospérité de la plantation, la plante qui s'en trouve alimentée est nécessairement dans une chance moins favorable à son développement, et cette pulpe étant, aussi, moins élaborée et perfectionnée dans ces tubercules qui, le plus souvent, n'ont pas atteint le degré de maturité suffisant pour donner naissance à des produits sains et vigoureux, il en résulte des productions imparfaites, avortées et souvent malades. Cet effet est bien plus sensible encore, lorsqu'on dépouille presque entièrement les germes de cette précieuse substance.

La réunion de plusieurs tubercules sur un seul point ne peut servir à autre chose qu'à opérer, comme elle opère réellement, un épuisement réciproque toujours très nuisible. Enfin, la division des gros tubercules, occasionne un grave inconvénient. Elle expose la pulpe mise à nu, à pourrir très souvent dans les temps pluvieux et les terrains humides, et elle l'expose également aux ravages des animaux nuisibles qui ne rencontrent plus d'obstacle pour y parvenir; ainsi, tout concourt ici à nous prouver qu'il faut, 1^o. choisir, pour planter, les tubercules les plus beaux, les plus sains et les plus mûrs; 2^o. ne les jamais diviser; et 3^o. les planter isolément à des distances convenables, et nous observerons qu'indépendamment de l'augmentation certaine du produit, on n'emploie guère plus de plant de cette manière qu'en réunissant sur un seul point plusieurs tubercules ou morceaux moyens. Il a été reconnu que, toute autre circonstance égale d'ailleurs, les tubercules les plus gros, les plus sains et les mieux nourris, donnaient les productions les plus belles et les plus abondantes, lorsqu'ils étaient isolés et convenablement espacés.

Revenons maintenant à la plantation proprement dite.

Nous supposons le terrain convenablement ameubli par les labours, et l'engrais s'il est nécessaire, déposé sur le sol et également répandu. Nous supposons aussi l'époque la plus convenable pour la plantation arrivée.

Voici comment l'on peut procéder pour arriver vite et bien. Un dernier labour enterre tout à la fois, et l'engrais et les tubercules, à une profondeur et à des distances convenables. La première raie se trouvant

ouverte, des femmes ou des enfants placent, derrière la charrue, et au bas du sillon, sur la droite, les tubercules isolés à environ dix-huit à vingt pouces de distance, et le plus alignés qu'il est possible.

Observons que cette distance peut et doit même varier, 1o. suivant l'espèce des pommes de terre; 2o. d'après la nature plus ou moins fertile de la terre, qui doit être d'autant plus ombragée par le rapprochement des tiges, qu'elle est naturellement plus siliceuse et plus aride, et *vice versa*. La profondeur du labour doit également être relative à l'épaisseur de la couche végétale, d'une part, et à sa nature plus ou moins meuble, ou compacte, de l'autre, un enfoncement moins considérable étant plus utile dans le second cas que dans le premier.

Cette première raie se trouvant ainsi plantée, la charrue, en revenant, recouvre les tubercules.

La seconde raie n'est pas plantée; ce n'est que la troisième, et ainsi de suite, en laissant alternativement une raie vide et une raie pleine. Lorsque nous n'avons pas à craindre que la sécheresse durcisse trop la terre ainsi labourée, nous laissons les sillons en cet état jusqu'à ce que nous nous apercevions qu'ils commencent à se couvrir de plantes nuisibles, dont la terre recéléait les germes, et plusieurs hersages, en différents sens, suivis du roulage, purgent la terre de ces ennemis. Dans le cas contraire, la terre est hersée et roulée immédiatement après la plantation.—
(A suivre.)

L'œuvre de la colonisation.

Le Révd M. A. Labelle, l'apôtre de la colonisation comme on se plaît à l'appeler (et il est certes digne de ce nom), ne se laisse pas vaincre par les difficultés qu'on lui suscite. Il veut que son œuvre marche à l'encontre même de ceux qui auraient le plus grand intérêt à le seconder. Si on lui enlève un moyen d'action, de suite il en prend un autre pour arriver au but patriotique qu'il veut atteindre. Aujourd'hui, il fait de nouveau appel à ses compatriotes en faveur de son œuvre qui mérite assurément le concours de tous ceux qui ont à cœur l'agrandissement de notre pays par nos propres compatriotes. Nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant cet appel qu'il publie dans la *Minerve*, sous le titre: "L'œuvre nationale."

L'œuvre Nationale.—La colonisation prend chaque jour des proportions vraiment étonnantes, et c'est un grand bonheur pour notre province, car l'établissement de nos terres incultes assurera sa richesse et sa prospérité. C'est la grande question qui renferme le secret de notre avenir: la colonisation est la sauvegarde de notre langue, de nos lois, de nos institutions, et par conséquent le boulevard de notre nationalité. Le commerce, l'industrie, les arts et métiers ne fleuriront qu'à la condition d'être appuyés par la bonne culture de nos terres et le défrichement de celles qui sont encore incultes.

L'agriculture, c'est la nourriture du monde, l'art primordial. Toutes les classes de la société sont les tributaires intéressés du cultivateur qui leur vend son blé, ses légumes, la chair de ses animaux, la laine de ses brebis.

Le commerce, qui n'est venu que plus tard pour combler le vide d'une insuffisante récolte ou le vide d'une mauvaise culture, ne pourra jamais remplacer l'agriculture pour fonder une nation sur des bases solides et durables.

Un pays agricole peut donc faire face à toutes les éventualités de l'avenir et il n'a pas à redouter ces perturbations financières qui affectent si vivement, de temps à autre, les nations qui sont obligées de se livrer au commerce et à l'industrie pour pourvoir à leur subsistance.

Hautement que notre population est en grande partie agricole et qu'elle possède un territoire immense, d'une rare fertilité, pour y placer avec avantage le surplus de ses enfants.

Le sol en est excellent, et si l'on y rencontre des régions rocheuses comme on en voit souvent dans la plaine, il en est d'autres qui offrent les plus grands avantages pour la vie agricole.

Pour ne parler que de la vallée de l'Ottawa et du Saint-Maurice, on peut dire que les deux tiers de ces contrées sont propres à la culture et qu'on y compte un grand nombre de lots, surtout dans l'intérieur, de premier ordre.

Dans les parties supérieures de la Rouge, de la Lièvre et de la Gatineau, jusqu'au lac Bascatong, on remarque une plaine de 40 à 50 lieues carrées, où les montagnes ne sont plus que des côtes couvertes d'arbres tels que l'érable, le morisier, l'orme, le frêne, le bois blanc, le cèdre, etc., etc., en un mot, tous ces beaux bois qui poussaient dans la plaine du Saint-Laurent.

C'est une étendue de 150 lieues carrées qui nous reste donc à coloniser dans le *back country* de Montréal, où trois ou quatre millions d'habitants peuvent vivre à l'aise, sans compter la superbe région du lac Saint-Jean, qui est le *back country* de Québec.

Il n'y a que 25 lieues carrées de la vallée de l'Ottawa qui soient habitées, et encore dans la partie la moins propre à la culture.

Le climat est aussi doux qu'à Montréal, Saint-Jérôme et Trois-Rivières. C'est un pays excellent pour toute sorte de grains, les légumes, le foin, les vergers, les pâturages et l'élevage des bestiaux. Aux témoignages de sir Wm Logan, de M. Bouchette, sur la fertilité de ces terres, il faut ajouter celui de l'honorable M. Beaubien, de MM. Benoit, M. P. Dr Brisson, de Bellefeuille, et de tant d'autres qui ont exploré ces régions et qui proclament hautement le brillant avenir de ce beau pays. M. Benoit et le Dr Brisson ont visités des terres en haut de la Lièvre qui ne le cèdent en rien par la qualité du sol et du bois à celles de la division Montarville et Rougement. Aussi ils ont entrepris de coloniser quatre cantons, et ils sont certains du succès pourvu que le gouvernement les favorise tant soit peu par l'ouverture des chemins et la confection des arpentages.

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi prendre la route des États pour vivre dans des fabriques comme de pauvres captifs qui sont enchaînés là, du matin au soir, à des travaux monotones où, le corps et l'âme à la torture, ils s'écrivent et se consomment en laissant aux enfants un héritage d'infirmités et de misères? Pourquoi tourner le dos à ces campagnes enchanteresses par la beauté des sites, la majesté des forêts, la multitude des bois et des rivières, la fertilité du sol, la limpidité de l'eau, la salubrité d'un climat qui ravive la santé? Pourquoi abandonner un état où la liberté et l'indépendance sont le plus bel appanage de l'homme sur la terre? Que le père de famille écoute donc les conseils de la sagesse et de l'expérience et qu'il prépare à ses vieux jours une suprême consolation, la consolation de n'avoir point détourné ses enfants de la noble voie suivie par ses ancêtres, de leur laisser tout ce que lui a laissé son père: l'air du pays, le champ, le travail, des goûts simples, l'amour de Dieu et la paix du cœur, qui font les nations fortes et viriles. S'il les veut honnêtes et heureux, qu'il leur inspire l'estime de l'agriculture et la valeur de nos cantons du Nord, qu'il leur apprenne de bonne heure à manier la hache, la bêche, la charrue, la faucille, tous les instruments honorables de la fécondité de la terre, de l'aisance du cultivateur, de l'indépendance du citoyen, de la moralité de l'homme, de la grandeur des nations.

Ces terres nouvelles ne se vendent que \$30 par 100 acres (120 arpents français) et le prix en est si modique que le gouvernement en fait plutôt un don qu'un profit pour le trésor.

Ces terres vierges sont engraisées pour l'espace de 30 ans, tandis que sur les vieilles terres, un arpent amélioré, à chaque décade, coûte vingt-cinq dollars d'engrais.

Demandez aux meilleurs agronomes de Montréal les sacrifices qu'ils font pour entretenir ou ramener la fécondité de leur métairie, et vous comprendrez qu'une terre, dans sa fécondité native, au prix de \$30 par 100 acres, est un don du ciel, bien qu'il faille la défricher avant d'avoir la première récolte.

Qui n'a pas entendu les anciens dire que la terre neuve est la richesse du cultivateur, parce que sa fertilité dure des années et des années?

Devons-nous être surpris que de pauvres colons, qui n'avaient que leur grand courage pour toute fortune, possédant, après 2, 3, 4, 5 ans de travail, des terres dont ils refusent \$1,000, \$1,500, \$2,000, \$3,000? Si vous voulez vous en assurer vous-même, allez dans Sulaberry, Arundel, Clyde, Wolfe, Joly, Marchand, etc., etc., et vous ne pourrez nier combien on s'enrichit vite

sur les terres nouvelles. Il serait trop long d'énumérer ici tous les noms qui tombent sous la plume.

Maintenant comment ne pas arriver en peu d'années à l'aisance sur ces terres vierges, si le courage, la persévérance, le travail, la bonne conduite, l'économie, la culture intelligente sont les qualités qui distinguent le colon ? Calculons un peu.

N'est-il pas vrai qu'une vache, avec des soins ordinaires donne \$20 à \$25 de profit par année, un mouton, \$4 à \$5 ? Par un travail assidu de 15 à 20 ans, un cultivateur, sur 200 à 300 acres, pourra posséder 30 vaches, 50 moutons et les nourrir abondamment : or, voilà un revenu de \$1,000 seulement par ces animaux.

Un arpent de terre engraisé donne au moins en patates un revenu de \$40 à \$50, ou sa valeur pour l'engraissement du bétail. Avec nos instruments aratoires perfectionnés, on peut cultiver aisément 4, 5, 6 arpents en patates, sans parler des autres produits, grains, etc., etc. En 15, 20 ans, un homme patient et courageux ne peut-il arriver à ce magnifique résultat ? Comme l'eau coule en abondance des sources, des lacs et des rivières, que la glace est tout près de la maison en hiver, pourquoi le cultivateur n'aurait-il pas, quand il aurait de 15 à 20 vaches, une petite buanderie où il fabriquerait son beurre tous les jours par la force motrice de son moulin à battre ? Il mériterait le produit de son marché sous le plus petit volume et il descendrait du fond du Nord avec un voyage qui produirait du coup \$300 à \$400.

Avec toutes ces considérations, on a pleinement raison de dire : En avant vers le Nord !

A. LABELLE, Ptre.

Les animaux au pâturage et précautions à prendre à l'égard des prairies

Les principales précautions à prendre relativement aux bestiaux qu'on soumet au pâturage, consistent, 1o. à ne les y conduire que lorsque les bestiaux pourront y trouver une nourriture suffisante, sans attendre cependant que l'herbe soit trop avancée en végétation ; 2o. faire en sorte à ce que le nombre d'animaux soit proportionné à l'étendue du terrain destiné au pâturage ; 3o. à ce qu'ils soient soustraits au tant que possible aux fortes chaleurs de l'été, soit par des abris, ou des arbres qu'on aura eu la précaution de planter ; 4o. à ce que la qualité de l'herbe soit assortie à la nature des bestiaux ; 5o. faire en sorte qu'ils aient constamment à leur disposition de l'eau claire.

Les précautions qu'il est essentiel d'observer à l'égard des prairies, consistent : 1o. à ce qu'on y admette l'espèce de bestiaux analogue à la nature de l'herbage ; 2o. à ce que l'exercice du pâturage ne soit pas fait à contre-temps, ni trop longtemps prolongé dans un même enclos ; 3o. à ce qu'il soit suspendu pendant les temps humides.

Ces principes exigent quelques développements que nos lecteurs saisisent facilement, et qu'il est nécessaire de mettre en pratique, tant pour le bien-être des animaux que pour la bonne conservation des prairies.

Il convient d'observer d'abord, que chaque espèce particulière de bestiaux exige, pour prospérer, une nature d'herbage différente, ainsi :

On doit réserver pour les bœufs et les vaches les herbages de meilleure qualité, comme de la plus grande fertilité ; et il existe les plus grands rapports de convenance entre ces herbages et ces animaux, qui s'améliorent réciproquement. Les déjections de ceux-ci, très humides et très onctueuses, lorsqu'elles sont convenablement distribuées, conservent et augmentent même la fertilité de ceux-là, qui se perpétue par ce moyen ; ainsi que par la manière dont ils pincent et

fauchent l'herbe, sans l'arracher, ni la couper trop bas ; ce qui prévient le dessèchement et l'épuisement du fonds. Il convient généralement de commencer l'exercice du pâturage par ces animaux, qui, pour cet objet, méritent la préférence sous tous les rapports.

Le choix à faire entre les bœufs et les vaches, ainsi qu'entre les jeunes et les vieux animaux, relativement à la nature du pâturage, doit être établi sur les convenances locales, et sur le genre de spéculation que le cultivateur a en vue. Les principaux objets à considérer sur ce point sont, 1o. l'élève ou l'éducation des jeunes animaux ; 2o. l'engraissement de ceux qui sont adultes, ou seulement leur entretien ; 3o. celle du fromage.

On peut établir sur ces divers objets quelques principes généraux.

Les herbages les plus nouveaux sont généralement les plus appropriés à l'état des jeunes animaux, parce qu'ils les développent et les nourrissent plus qu'ils ne les engraisent. Les herbages anciens, au contraire, dont l'herbe a plus de corps, plus de soutien, dont les sucs, moins aqueux, sont plus élaborés et plus disposés à l'assimilation, conviennent essentiellement aux animaux adultes, parce qu'ils procurent promptement l'embonpoint et la graisse dont ils ont besoin, lorsqu'ils sont consacrés à la boucherie ; et on doit les éviter, ou les dispenser au moins avec beaucoup de sobriété, aux animaux qu'on désire conserver pour le travail ou pour tout autre objet, dans un état mitoyen entre la maigreur et l'embonpoint, qui sont également à redouter.

On observe généralement que les herbages les plus bas et les plus humides sont moins propres à engraisser les bœufs qu'à augmenter la quantité du lait des vaches, et on doit les destiner préférablement à ce dernier objet, lorsque les circonstances le permettent.

Les herbages élevés, ouverts, et très exposés à l'action des vents, conviennent moins aussi, pour la production du lait, comme pour l'engraissement, que ceux qui sont bas, clos et abrités.

On observe encore en plusieurs endroits, et nous l'avons observé nous-même, que les herbages nouveaux, aqueux, marécageux, garnis d'herbes grossières, sont plus convenables ordinairement à la fabrication du fromage qu'à celle du beurre, qui a son tour est généralement plus abondant et de meilleure qualité sur les herbages anciens, sains et fertiles.

Enfin, on a observé également que le beurre se conserve plus longtemps, et qu'il est plus ferme et plus consistant, lorsqu'il provient du pâturage dans les herbages anciens naturellement fertiles et non engraisés, que lorsqu'il résulte d'herbages alternés avec les cultures céréales, qui ont exigé des engrais ou des amendements, et surtout lorsque les derniers sont d'une nature calcaire, ce qui doit être pris en considération dans les assollements.

Le cheval préfère généralement les herbages qui tiennent le milieu entre ceux qui sont secs et élevés, et ceux qui sont bas et humides.

Le cheval pince l'herbe moins près de terre que les bêtes à cornes. Les déjections du cheval, fortement alcalines et dessiccatives, sont ordinairement

plus nuisibles qu'utiles aux pâturages, si l'on excepte cependant ceux qui pèchent par excès d'humidité.

On doit, autant que possible, éviter pour le cheval les pâturages arides, comme ceux qui pèchent par excès d'humidité. Il est aussi nuisible aux premiers qu'ils lui sont peu convenables; mais il ne peut quelquefois améliorer les derniers, comme la bête à laine, et par des moyens équivalents. Il y a généralement de l'avantage à l'admettre dans ces pâturages après le bœuf, et avant le monton, parce qu'il tient la milieu entre les deux par la manière dont il pince l'herbe; mais il est très essentiel d'éviter les temps humides, à cause de son poids et de la forme de son sabot, qui entre très aisément en terre lorsqu'elle est saturée d'eau, et y forme des trous dans lesquels la bonne herbe pourrit, se détruit, et se trouve remplacée par des plantes marécageuses. On remarque qu'il épuise et dessèche ordinairement les herbages les plus sains, tant par la nature de ses déjections que par la manière dont il pince l'herbe près de terre: aussi ne l'y admet-on qu'avec généralement beaucoup de réserve, lorsqu'ils sont bien administrés, et on lui consacre plus particulièrement, pour les mêmes raisons, ceux qui redoutent moins les effets de la sécheresse et des engrais fortement alcalins et peu onctueux.

La bête à laine préfère à tous autres, les pâturages secs et élevés, dont l'herbe est plus remarquable par sa qualité que par sa quantité. La bête à laine tond l'herbe plus près de terre qu'aucun autre animal, et elle la détruit souvent, soit en la broutant jusqu'au collet, soit en l'arrachant sur les prairies sèches sur lesquelles elle pâture.

Le porc recherche les prairies marécageuses et fangeuses, sur lesquelles il aime à se vautrer, à cause de l'humidité dont il a essentiellement besoin, et il y recherche avidement les racines tuberculeuses et les insectes. Le porc est essentiellement dévastateur, et, par les fouilles répétées qu'il pratique pour déterrer les racines et les insectes, qu'il recherche, il détruit souvent plus d'herbe qu'il n'en consomme, à moins qu'on ne lui fasse dans le groin une espèce d'anneau de fer qui l'empêche de fouiller sans éprouver une douleur qui le retient ordinairement.

On ne doit jamais admettre le porc dans les herbages de bonne qualité qu'on désire conserver; mais, lorsqu'on veut les détruire, il peut être employé utilement pour purger la terre de toutes les plantes à racines traçantes, charnues et tuberculeuses, qu'il détruit efficacement, ainsi que plusieurs insectes nuisibles qu'il déterre en fouillant. Comme nous l'avons dit déjà, les pâturages qui conviennent le mieux à sa constitution sont ceux qui sont marécageux; car il a le plus grand besoin de tempérer la chaleur et d'assouplir la rigidité de sa peau, en se vautrant dans les endroits frais et humides; et s'il paraît immonde, comme on le suppose assez généralement, c'est que l'eau dont il a besoin se trouve souvent souillée d'immondices qui sont réellement plus nuisibles qu'utiles à sa prospérité. On peut encore lui sacrifier les tréfilères qu'on a l'intention de défricher ensuite; il y prospère beaucoup et s'y développe rapidement; mais nous le répétons, l'eau et non la malpropreté est indispensable à sa santé, et les herbages garnis de mares, ou mieux encore, de sources et de ruisseaux, sont toujours à préférer pour le porc.

Le perchoir à poules.

Malgré les soins donnés dans les fermes et les basse-cours les mieux établies, à l'organisation et à l'entretien des poulaillers; malgré l'emploi, pour la construction des juchoirs, du bois de sapin dont l'odeur est antivermineuse; malgré l'usage fréquent du badigeonnage à la chaux, on ne parvient que très rarement à éviter l'invasion de la vermine qui fait le plus grand tort au développement de la volaille.

La nature des nichoirs, adoptés d'ordinaire, contribue surtout à propager cette vermine. Il en existe de plusieurs sortes et tous à peu près ont le même inconvénient. Les uns sont des paniers ronds de paille ou d'osier tressé, reposant sur le plancher, sur la terre recouverte de paille, ou accrochés au mur; d'autres sont formés par des cloisons en plâtre constituant un seul casier composé de cellules contiguës; d'autres encore consistent en boîtes de sapin.

L'expérience a démontré qu'il était préférable d'employer un autre genre de nid, fait en fil de métal et garni de foin ou de paille. Le grand avantage que présente ce nichoir est de laisser circuler l'air librement à travers sa légère charpente; grâce à cette disposition, la vermine s'y fixe difficilement et le nettoyage en est extrêmement facile. On s'étonne de l'hésitation, de la lenteur de nos cultivateurs à adopter les méthodes nouvelles; nous admettons, dans une certaine mesure cependant, cet attachement à la routine, lorsqu'il s'agit de machines compliquées, d'instruments coûteux; ce n'est pas le cas pour le nichoir que nous indiquons ici; il est à la fois très simple et d'un prix peu élevé.

Choses et autres.

Touffes d'herbes dans les prés.—Nous voyons parfois dans les prés quantité de touffes d'herbes que les bestiaux y laissent là où ils pâturent, soit parce qu'elles y ont pris un mauvais goût par suite d'une bouse de vache, d'un corps mort, soit aussi parce qu'il s'y trouve des plantes qui répugnent aux bestiaux.

Ordinairement on laisse ces touffes périr sur pied; mais il vaudrait mieux les couper avec la faux pour en faire de la litière ou les porter sur le compost.

Un pré où l'on rencontre quantité de ces touffes d'herbes indique qu'il demande à être labouré et cultivé pendant quelques années ou céréales, pour être ensuite semé en trèfle et en sainfoin.

La culture des fraises.—Dans un mois ou à peu près, ceux qui cultivent les fraises pourront en faire la cueillette, et en tirer profit, soit pour l'usage de la famille, soit pour les porter au marché. D'ici à ce temps le principal soin à prendre est d'enlever les courants, et c'est ce travail que l'on néglige le plus, à ce point qu'il nous arrive parfois de voir de grandes plantations de fraisiers entassés à l'exode, et qui ont poussé ainsi pendant trois, quatre ou cinq ans sans qu'on ait songé à les détasser; il y en a même de différentes variétés qui se disputent les unes les autres le terrain, et c'est par un heureux hasard et l'on peut obtenir le quart de la récolte en fraises que l'on aurait obtenu par de meilleurs soins.

Le soin de supprimer les courants est indispensable, si l'on veut que les pieds prennent de la force et préparent de beaux fruits. On se trouve toujours bien de le faire assidûment, sans les laisser prendre leur accroissement. Il est vrai, plus on en ôte, plus il en vient de nouveaux, parce que tous les bourgeons de réserve se développent dès que les premiers sont supprimés; mais ce travail épuise beaucoup moins le gros pied que ne le fait la nourriture qu'il est forcé de fournir aux courants qui s'allongent librement. Si, par épargne de pain, on veut laisser passer le premier coup de feu, et ôter les courants de

printemps que quand ils se sont sensiblement allongés et multipliés, toujours est-il nécessaire de les supprimer à l'instant où le fruit noue : c'est ce qui décide de sa grosseur et de sa bonté.

Il est presque toujours utile de pincer les dernières fleurs ; le fruit paie amplement en grosseur ce qu'on perd sur sa quantité.

La cueillette des fraises vaut mieux le soir que le matin ; celle faite dans la chaleur du jour est encore préférable pour jouir de tout le parfum. Le mieux est de cueillir les fraises avec la queue.

RECETTES

Le chanvre sur la langue du cheval.

Le chanvre sur la langue du cheval est une espèce de limon épais qui s'y forme : pour le guérir, on prend du vinaigre, du sel et du poivre qu'on mêle bien ensemble ; on en frotte la langue malade.

Barbillons chez le cheval.

Lorsqu'un cheval est dégoûté, on prétend qu'il a des barbillons ; et il est des maréchaux ignorants qui s'empressent de couper ces prétendus barbillons qui ne sont autre chose que les filets de la langue. Si le cheval manque d'appétit, tâchez de l'exciter en lui lavant la bouche avec du vinaigre, et en lui donnant une nourriture plus délicate que de coutume, mais ne croyez pas aux barbillons.



AVIS.

DES SOUMISSIONS seront reçues par ce département, à Ottawa, jusqu'au 18 de juin prochain, pour l'enlèvement des obstacles à la navigation dans le havre de la Rivière-du-Loup, causés par les épaves des vapeurs "Progress" et "Margaret M."

Les soumissions devront être adressées au soussigné, et porter la suscription "Soumission pour enlèvement d'obstacles, Rivière-du-Loup."

WM. SMITH,

Sous-ministre de la Marine et des Pêcheries.

Département de la Marine et des Pêcheries,
Ottawa, 27 mai 1884.

13 juin 1884.

PROVINCE DE QUÉBEC,
Arrondissement de Licences de Témiscouata. }

L'ACTE DES LICENCES

POUR LA VENTE DES LIQUEURS, 1883.

AVIS est par le présent donné que Tancrède Desjardins, de Fraserville, demande une licence d'hôtel pour vendre des liqueurs dans la maison de Jean Bérubé, Rue de la Côte, Fraserville.

L. V. DUMAIS

Inspecteur en chef.

2 Juin 1884.

5 Juin 1884. 2f.

Fermier demandé.

On demande immédiatement un bon fermier. Bon prix et salaire fixe. Pour informations, s'adresser à

J. O. TOUSIGNANT,

Avocat, 26 rue Ste Anne, H. V., Québec.

29 mai 1884. 4f

ORGUES-HARMONIUMS "DOMINION"

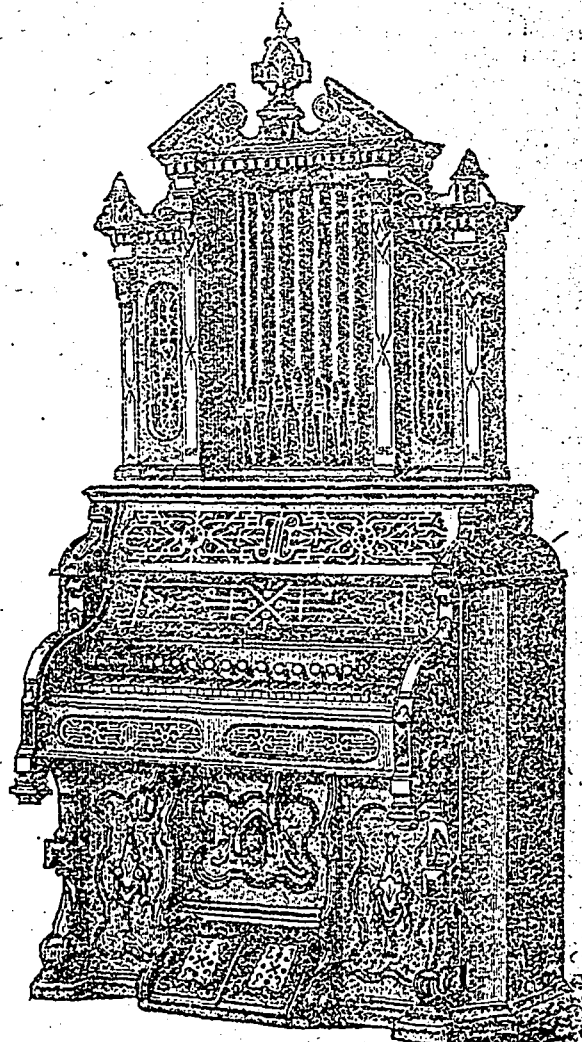
FABRIQUÉS A

BOWMANVILLE, ONT.

Four Chapelles, Eglises et Salons.

50 PREMIERS PRIX

dans différentes parties du monde.



Satisfaction garantie.—Prix plus bas que partout ailleurs en égard à la qualité.—Catalogues illustrés expédiés sur demande.—Prix de ces instruments: de \$50 à \$1000.

Une centaine d'instruments toujours en magasin.

S'adresser à

L. E. N. PRATTE

[No. 1676, Rue Notre-Dame, Montréal

Dépositaire Général des Orgues "DOMINION".